

L'équivalence en traduction

Roda P. Roberts and Maurice Pergnier

Volume 32, Number 4, décembre 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/003958ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/003958ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roberts, R. P. & Pergnier, M. (1987). L'équivalence en traduction. *Meta*, 32(4), 392–402. <https://doi.org/10.7202/003958ar>

L'ÉQUIVALENCE EN TRADUCTION

RODA P. ROBERTS ET MAURICE PERGNIER

Université d'Ottawa, Ottawa, Canada

Université Paris-Val de Marne, Paris, France

La notion d'équivalence est un concept clé de la pratique comme de la théorie de la traduction. Cependant, l'équivalence reste toujours une notion confuse et même contestée (voir Van den Brock 1978). La raison en est sans doute qu'elle a beaucoup évolué dans le contexte de la traduction à travers les époques. En effet, peu de chercheurs en théorie de la traduction continuent de nos jours à rechercher les principes de l'équivalence et de la non-équivalence au niveau des signes de deux langues comme le faisait déjà saint Augustin au quatrième siècle et comme le faisaient encore, dans les années 60, Georges Mounin (1963) et, à un moindre degré, Roman Jakobson (1966). Certes, le problème de la coïncidence ou de la divergence des structures de deux langues en présence dans le processus de la traduction reste largement d'actualité ; néanmoins, on recherche de moins en moins dans les différences entre les structures sémantiques, syntaxiques et idiomatiques des langues les réponses aux questions sur l'équivalence de traduction.

C'est qu'il est de plus en plus reconnu que la traduction n'est pas la recherche d'équivalences statiques au niveau des signes et de leurs signifiés (fût-ce même en contexte), mais qu'il s'agit d'un phénomène pragmatique mettant en jeu des facteurs extralinguistiques dynamiques. La traduction vise à fournir des équivalences non à des signes considérés comme tels, mais à des signes insérés dans des situations spécifiques. La prise en considération des données de l'extralinguistique a été puissamment stimulée par les travaux de Danica Seleskovitch, qui a élaboré sa « théorie de sens » à partir de l'étude de l'interprétation simultanée et consécutive. L'étude de l'équivalence de traduction ne peut plus de nos jours être confondue avec la linguistique contrastive. C'est ce que nous affirmions pour notre part dès 1973 en déclarant que « le sens d'un énoncé ne se réduit pas à la somme des signifiés qui le composent ».

Bien que ces faits aient trouvé une reconnaissance non seulement pour la traduction, mais pour l'ensemble de l'étude du langage (notamment avec la constitution d'une branche de la linguistique à laquelle certains ont donné le nom de « pragmatique »), leur statut théorique est encore loin d'être assuré. C'est que l'équivalence de traduction reste un phénomène essentiellement pragmatique, pour ne pas dire largement subjectif, en l'état actuel des connaissances : deux énoncés sont déclarés équivalents dans un texte (par le traducteur, le lecteur, le linguiste, etc.) avant toute analyse des raisons sémantiques (ou, plus largement, linguistiques) qui leur confèrent cette équivalence. Cela ne veut pas dire que l'équivalence ou la non-équivalence d'une traduction par rapport à l'original soit question d'appréciation individuelle et irréductible à tout critère objectif ; cela veut dire que le degré d'équivalence reconnu à une traduction par rapport à l'original est fonction de critères linguistiques qui échappent largement à la conscience claire de celui (fût-il le traducteur lui-même) qui émet une opinion sur le degré d'équivalence. La recherche d'équivalences est le résultat d'un travail dont les phases échappent largement à l'observation et qui met en jeu des données linguistiques innombrables et complexes ; la comparaison des deux énoncés, une fois l'équivalence de traduction produite, n'appréhende elle-même que le résultat global et non l'ensemble

des interrelations langue-sens et langue-langue qui tissent cette équivalence. Ce sont ces relations que nous allons essayer d'analyser ici.

Ceux qui proclament l'intraduisibilité ou qui insistent sur la grande difficulté de la traduction le font généralement en pensant aux relations langue-langue. En effet, depuis Saussure, les linguistes ne cessent pas de nous dire qu'en général deux mots, deux segments d'énoncé, deux énoncés dans deux langues différentes ne sont pas identiques du point de vue sémantique. Certes, le lexicologue ou le sémanticien considéreront comme non interchangeables les syntagmes **milieu d'exploitation** et *hunting ground* ou les énoncés *How are you ?* et **Enchanté, madame**. Et ils n'auront pas tort, car si l'on examine le signifié de ces signes, c'est-à-dire les valeurs sémantiques qui sont attachées à ces signes à l'intérieur du système de la langue, la conclusion évidente est celle de la non-équivalence, entendue dans le sens de non-identité. Car l'aire sémantique que couvre **milieu d'exploitation** n'est pas identique à celle couverte par *hunting ground* et on peut dire la même chose au sujet de *How are you ?* et **Enchanté, madame**.

Et pourtant, ces signes peuvent se substituer l'un à l'autre dans des traductions, comme le montre l'exemple suivant :

Le bassin de Weymontachie ne représente qu'un locus particulier dont la colonisation est récente, et s'il détermine un foyer de radiation, il ne correspond pas à un *milieu* important d'exploitation.

Normand Clermont, *Ma femme, ma hache et mon couteau croche : deux siècles d'histoire à Weymontachie* (Québec : ministère des Affaires culturelles, 1977).

The Weymontachie basin has only recently been settled. While it may have been a centre of dispersion, it was not an important hunting ground. (Translation by Gillian Baird, a Quebec Government translator.)

Cet exemple nous permet de faire une distinction entre l'identité sémantique et l'équivalence de traduction. Si la traductrice croit bon de rendre **milieu d'exploitation** par *hunting ground*, malgré la non-équivalence au niveau du signifié, c'est qu'elle travaille sur une autre composante de ce que la langue courante appelle « le sens ». En fait, « le sens », dans son acception courante, couvre deux ordres de phénomènes : le SIGNIFIÉ, que nous avons déjà défini comme les valeurs sémantiques qui sont attachées au signe à l'intérieur du système de la langue, et le SENS, qui, selon nous, est la valeur sémantique qu'acquiert un signe linguistique (ou un ensemble de signes) dans une situation donnée. Là où le linguiste, examinant le signifié, proclamera la non-équivalence, le traducteur, travaillant sur le sens, pourra conclure à l'équivalence. En d'autres termes, le non-équivalent en langue peut devenir équivalent en discours. C'est parce que ce sont deux choses différentes que de considérer le problème de l'équivalence au niveau des *signifiés* ou au niveau du *sens*.

Si nous considérons le problème de l'équivalence des signifiés, nous verrons qu'il existe bien peu de signes équivalents d'une langue à une autre, même entre deux langues proches comme le sont le français et l'anglais. En dehors de quelques termes techniques ou scientifiques à l'usage strictement circonscrit à un domaine (**laser**, **radiographie**, **épi-thélium**, etc.), la grande majorité des signes de deux langues ne sont pas équivalents, car ils ne sont pas univoques du point de vue sémantique ; ils désignent au contraire des réalités multiples et même souvent fort différentes. Bref, la plupart des signes sont polysémiques. Étant donné que les signes qu'on peut comparer dans deux langues différentes ne sont à peu près jamais polysémiques de manière identique, la polysémie correspond à une non-équivalence absolue du point de vue de la traduction.

Pour illustrer cette non-équivalence due à la polysémie, prenons un exemple facilement identifiable par tout bilingue français-anglais. Le mot français **terre** et le mot an-

glais *land* sont généralement considérés comme des « équivalents ». Et pourtant ils ne peuvent être substitués l'un à l'autre que pour désigner un espace géographique à cultiver. Ils ne peuvent pas se substituer l'un à l'autre dans d'autres acceptions, car les autres notions couvertes par l'un ne sont pas couvertes par l'autre. Ainsi, le mot français *terre* désigne aussi la planète sur laquelle nous vivons (*earth*), les minéraux qui la recouvrent (*earth, soil*), le sol que les forces de la gravitation universelle nous obligent à considérer comme l'opposé de « haut » (*ground*), toutes notions qui ne sont pas en anglais normalement désignées par le mot *land*. Et *land*, de son côté, désigne des notions que le mot français *terre* ne désigne pas (par exemple, la notion d'une surface géographique définie non pas spatialement mais politiquement ou affectivement et que le français désigne par *pays, nation*, etc.). Bref, ces deux mots ne sont pas en fait équivalents au niveau des signifiés, parce que leurs signifiés constituent des ensembles de notions ayant seulement un point d'intersection.

Reprenons maintenant le mot *terre* en contexte : « Le prix de la terre en France a augmenté considérablement à cause de la spéculation. » Étant donné que les contextes ont pour effet de faire disparaître, au moins partiellement, la polysémie (donc l'ambiguïté virtuelle), on pourra avoir l'illusion que, dans ce contexte, *terre* et *land* retenus comme équivalents de traduction se définissent aussi sémantiquement comme équivalents, c'est-à-dire comme désignant des réalités identiques. Il n'en est rien, car, en raison de leur polysémie intrinsèque, ces mots sont porteurs chacun d'une valeur sémantique qui lui est propre et qui est intransférable de l'un à l'autre. Si la notion de « surface cultivable » est identiquement désignée par *terre* et *land* dans le contexte ci-dessus, elle n'est cependant pas signifiée de la même façon. Car derrière leur polysémie intrinsèque se profile le système propre de chacune des langues, selon lequel l'univers sémantique est structuré différemment en anglais et en français.

Un rapide examen comparatif de la polysémie du mot français *terre* et du mot anglais *land* fait apparaître que la polysémie de chacun est organisée autour d'un « axe » sémantique qui lui confère une unité interne. La polysémie de chaque terme n'est pas le fruit du hasard, mais le résultat d'une structuration sur la base d'un trait sémantique minimal commun aux différentes acceptions. Dans le cas de *land*, cette constante est la notion de « surface » (qu'il s'agisse d'une surface saisie sous l'angle de l'espace purement physique ou de l'espace humain ou humanisé). Cette constante sémantique exclut que *land* puisse désigner la planète ou la matière « terre » (*earth*). Par contre, le mot français *terre* s'applique à un ensemble de notions aussi bien spatiales que non spatiales désignant à la fois la planète, le matériau qui la constitue aux yeux de ses habitants et une portion de cette planète : il est évident que le trait commun à ces différentes acceptions n'est pas la notion de surface, mais bien la notion même de matière minérale constitutive, totalement ou partiellement, de ces diverses réalités appréhendées à travers le mot. Ce trait sémantique minimal, appelé par nous « signification », qui se constitue sur la base des relations entre les signes de la langue et comme résultat de leurs « oppositions » (Pergnier 1978) et qui est présent derrière chaque acception (désignation) du mot, est proprement intraduisible, car il n'appartient pas à l'univers désigné par les mots : il appartient au système sémantique sous-jacent, qui reste inconscient et implicite pour l'utilisateur.

Il devient clair, selon tout ce que nous venons de dire, que l'équivalence est extrêmement rare au niveau des signifiés, d'une part parce qu'il est impossible de rendre dans une autre langue la polysémie propre à chaque signe, et d'autre part parce qu'il est impossible de traduire le trait sémantique minimal (signification) qui sous-tend les différentes acceptions d'un signe. Si la double nature du signifié pose un obstacle à la recherche des équivalences entre les signes de deux langues, elle n'est cependant pas un vrai

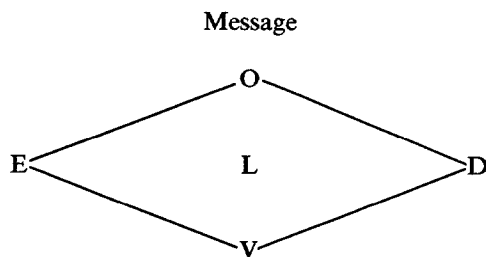
obstacle à la traduisibilité, à l'équivalence en traduction, aussi paradoxal que cela puisse paraître. C'est que la traduction — au sens plein du terme — n'est pas la recherche d'équivalences entre des signes de deux langues — comme l'est, par exemple, l'établissement d'un dictionnaire bilingue. La traduction n'opère pas sur des significations, elle n'opère même pas sur des « désignations » de mots : elle opère sur des messages, donc sur des mots inscrits dans une situation globale de parole. Autrement dit, elle opère sur le *sens*, qui est une réalité distincte du signifié comme nous l'avons déjà dit, et que nous avons défini comme la valeur sémantique qu'acquiert un signe linguistique ou un ensemble de signes dans une situation donnée.

Le sens d'un énoncé, ou le message, est bien sûr médiatisé par les structures de la langue (et donc, par les signifiés qui font partie du système linguistique). Mais le sens d'un énoncé n'est pas équivalent à la somme des signifiés qui composent son énonciation.

Pour le démontrer, retournons à un de nos exemples de départ : *How are you ? / Enchanté, madame*. Ce n'est certes pas la combinaison des signifiés complexes de tous les signes qui composent cet énoncé qui permet de comprendre le vouloir-dire de l'interlocuteur (*how* : *in what manner or way / to what degree or extent / in what state or condition / etc.* + *are* : *present + to be equal in meaning / to have identity with / to constitute the same class as / to have a specified qualification or characterization / to belong to the class of / to have an objective existence / to have, maintain, or occupy a place, situation or position / etc.* + *you* : *the one or ones being addressed / one = ?*).

Même si le contexte permet de réduire les virtualités sémantiques de chaque signe (par ex. *how* à côté de *are you* prend généralement l'acception de « *in what state or condition* »), il reste que *How are you ?* peut encore être interprété comme une question sérieuse sur l'état de santé de quelqu'un ou une formule de politesse. De plus, comme formule de politesse, cet énoncé peut servir de salutation informelle à un ami ou de réponse à la présentation d'un inconnu. *A priori*, il n'y a pas plus de raison pour que *How are you ?* veuille dire **Enchanté, madame** ou **Enchanté, monsieur** que **Comment vous portez-vous ?** ou **Ça va ?**, etc.

Pour saisir le sens de cet énoncé, comme d'ailleurs le sens de n'importe quel énoncé, il faut aller au-delà des signifiés, même au-delà des acceptions qui sont indiquées par le contexte, pour prendre connaissance de la situation d'émission, qui, avant tout, confère son sens à l'énoncé et conditionne son énonciation. Toute situation d'émission comprend quatre paramètres : l'émetteur (E), l'objet (O), le destinataire (D) et le vecteur (V) (Pergnier 1978). L'émetteur est celui qui a quelque chose à dire (= le vouloir-dire), qu'il énonce en fonction de ses propres connaissances linguistiques et de son rapport à l'objet et au destinataire du message. Du point de vue de l'objet, l'énonciation consiste à désigner au moyen des mots considérés comme les plus adéquats ce dont l'émetteur parle. Pour s'assurer d'être compris, l'émetteur adapte généralement son message en fonction de son destinataire. Il se peut aussi que l'énonciation soit affectée par le vecteur, c'est-à-dire les conditions spatio-temporelles. C'est la mise en jeu de ces quatre paramètres qui fait que l'énoncé ne reste pas seulement un *texte* d'une langue donnée (c'est-à-dire une chaîne verbale engendrée par un système linguistique, dont chaque signe a un signifié mais pas véritablement de sens), mais devient un *message*, communique un *sens*. On peut présenter comme suit ce qui constitue un message, un énoncé qui a un sens :

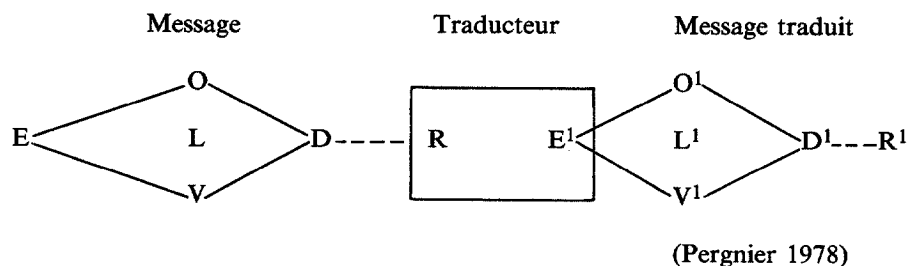


(Pergnier, 1978)

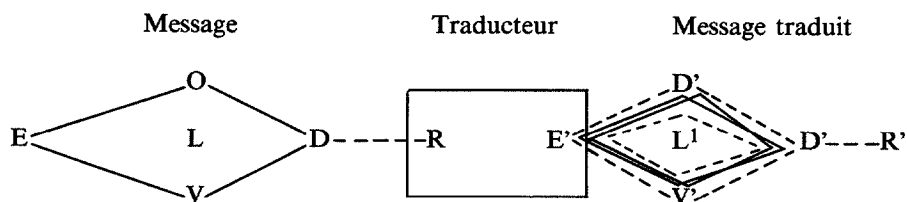
C'est sur cet énoncé-message, sur le sens, qu'opère le traducteur, et non sur l'énoncé-texte. Pour saisir le message en tant que récepteur (R) de l'original, il doit se référer aux paramètres situationnels qui ont influencé l'énonciation de l'original. Ainsi, pour reprendre notre exemple « *How are you ?* », son sens devient parfaitement univoque dès que nous savons que l'émetteur est un homme présenté à une dame lors d'une soirée et saluant celle-ci par ces mots, tout en lui serrant la main. Dans le cas de la traduction orale (l'interprétation), l'interprète, étant présent au moment où ces mots sont dits, saisit assez facilement ces paramètres situationnels. Si, par contre, ces mêmes mots se retrouvaient dans un conte, il faudrait que le traducteur aille chercher ailleurs dans le texte pour trouver les paramètres qui lui permettraient d'en comprendre le sens.

C'est en procédant ainsi que le traducteur du deuxième exemple que nous avons présenté ci-dessus est arrivé à rendre **milieu d'exploitation** par *hunting ground*. La clé de cette version se trouve non dans le segment considéré mais dans le paragraphe précédent, où une phrase indique que l'objet du message est « l'exploitation prédatrice » : « Les Indiens nomades du Québec vivaient aux dépens de ressources qui variaient énormément selon les saisons ... et leur mode d'exploitation prédatrice les obligeait à s'adapter étroitement à ces rythmes biophysiques. » C'est en établissant des rapports entre ces phrases isolées d'un texte que le traducteur est parvenu à saisir la situation et à rendre leur sens aux phrases qui en avaient été privées dans leur isolement.

Mais pour traduire, il ne suffit pas de comprendre soi-même ; il faut aussi faire comprendre. L'opération traduisante se scinde par définition en deux phases : celle de la compréhension du sens, et celle de la réexpression de ce sens. Si, en tant que récepteur de l'original, le traducteur doit se référer aux paramètres situationnels qui ont influencé l'énonciation du texte original pour saisir le message, en tant qu'émetteur reproduisant ce message dans une autre langue, il est lui-même influencé par des paramètres situationnels, qui ne sont pas nécessairement les mêmes que ceux qui ont conditionné l'énonciation du texte de départ. L'émetteur du message traduit n'est plus l'émetteur original mais le traducteur. Le destinataire du message traduit est généralement quelqu'un dont la langue et la culture diffèrent de celles du destinataire original. Le vecteur du message traduit peut aussi être différent de celui du message original : le texte original peut avoir été écrit pour être entendu (par ex. un discours) et traduit pour être lu. Même l'objet du message peut varier en fonction des connaissances du traducteur et de son rapport avec l'objet désigné et avec le destinataire. C'est pour tenir compte de ces nouvelles données situationnelles que nous avons présenté l'opération traduisante comme suit :



Cependant, quoique ce diagramme marque la non-identité des paramètres situationnels dans les deux phases de l'opération traduisante (E vs E¹, O vs O¹, etc.), il ne montre pas très clairement l'effet qu'entraîne le changement des paramètres. Ce changement est révélé beaucoup plus clairement dans le schéma présenté ci-dessous :



Ce diagramme révèle que l'équivalence parfaite, ou l'identité, qui est le but recherché par l'opération traduisante, n'est qu'un idéal, voué à l'échec dans la plupart des cas, car, dans le processus de la traduction, il y a un changement non seulement de langue, mais aussi de paramètres situationnels. Mais il démontre, en même temps, que l'équivalence à un degré acceptable est possible, qu'on peut traduire un message d'une façon suffisante, sinon parfaite. Comment cela est-il possible si les paramètres situationnels changent ? C'est que, quoiqu'on ne puisse concevoir de message indépendant des quatre paramètres situationnels, l'importance relative de ces quatre paramètres varie considérablement selon les types de messages.

Dans la ligne des recherches de Peter Newmark (1981) et de Eugène Nida (1974), on peut conclure que la communication comprend trois fonctions primordiales : expressive, informative et impérative. Bien que la plupart des messages aient plus d'une fonction, il en est généralement une qui est plus importante que les autres. Dans un message publicitaire, par exemple, l'information présentée (fonction informative) est importante, mais ce qui est plus important encore, c'est de faire acheter par le destinataire le produit annoncé et ce par n'importe quel moyen (fonction impérative). D'après la fonction primordiale du message, un paramètre prend donc plus d'importance que les autres. Ainsi, dans un message dont la fonction dominante est impérative, le paramètre « destinataire » est le plus important, car c'est lui qu'on essaie d'influencer. Par contre, dans un message dont la fonction dominante est informative, le paramètre « objet » est le plus important, car c'est le contenu informationnel que ce type de message vise à transmettre à tout prix. Enfin, dans un message dont la fonction dominante est expressive, le paramètre le plus important est l'émetteur, car c'est sa façon d'exprimer ses idées qui fait que le message est effectivement expressif.

Pour établir l'équivalence en traduction, malgré le changement des paramètres dans la deuxième phase de l'opération traduisante, le traducteur doit d'abord identifier dans la première phase, celle de la compréhension du texte de départ, non seulement les paramètres situationnels qui font de ce texte un message, mais aussi la fonction principale du message qui lui permettra de déterminer le paramètre le plus important. Il doit ensuite, dans la deuxième phase de l'opération traduisante, celle de la réexpression du message, s'assurer que la fonction principale du message original est respectée malgré les changements des paramètres situationnels et, pour y arriver, il doit accorder une attention particulière au paramètre qui est le plus intimement relié avec la fonction concernée. Pour comprendre ce que cela implique, examinons trois textes de types différents et leurs traductions.

Le premier est un extrait d'un poème de Victor Hugo :

Athée entendons-nous, prêtre, une fois pour toutes.
 M'espionner, quitter mon âme, être aux écoutes,
 Regarder par le trou de la serrure au fond
 De mon esprit, chercher jusqu'où mes doutes vont,
 Questionner l'enfer, consulter mon registre
 De police, à travers son soupirail sinistre,
 Pour voir ce que je nie ou bien ce que je crois,
 Ne prends pas cette peine inutile. Ma foi
 Est simple, et je la dis. J'aime la clarté franche.

Victor Hugo, « À l'évêque qui m'appelle athée ».

*Me reverend sir, "an Atheist" you call?
 Let's understand each other, once for all.
 To play the spy on me, to trap my soul,
 To act eaves-dropper, look through the keyhole
 To the inside of my spirit, search how deep
 My doubts may reach, even into hell to peep
 And read the records of its dark police
 Across that sea of sighs that never cease
 To see what I believe, and what deny —
 Spare yourself all these needless pains, say I.
 My faith is simple; here I write my creed.
 I love plain words, such as who runs may read.*

Victor Hugo, "To the bishop who called me an atheist". Taken from *The Poems of Victor Hugo*, vol. II (New York : The Athenaeum Society, 1909).

Comme dans la plupart des poèmes, la fonction principale de cet extrait est expressive : l'élément le plus important est donc la façon originale dans laquelle l'auteur a exprimé ses pensées. En d'autres termes, le paramètre essentiel à la fonction expressive est le paramètre « émetteur ». Il est évident que, dans la situation de traduction, l'émetteur change et que l'auteur de la traduction n'est pas Hugo mais un simple traducteur. Cependant, étant donné l'importance du paramètre « émetteur » dans ce type de message, le traducteur s'est efforcé, dans la version traduite, de reproduire autant que possible les caractéristiques stylistiques de Hugo : en particulier la rime, le rythme et l'allitération. Pour ce faire, il a dû, par endroits, « manipuler » quelque peu l'objet du message, son contenu informationnel : « Questionner l'enfer, consulter son registre / De police, à travers son soupirail sinistre » devient par exemple « *even into hell to peep / And read the records of its dark police / Across that sea of sighs that never cease* ». Mais le changement léger du paramètre « objet » dans ce cas est sans doute délibéré pour pouvoir mettre l'accent sur le paramètre « émetteur » (son style), et la variation introduite reste conforme au sens global du texte.

Dans l'exemple suivant, qui est une annonce publicitaire, c'est encore le paramètre « objet » qui est manipulé en traduction, mais cette fois à cause de l'importance accordée au paramètre « destinataire ».

La belle ou la bête?

Passer des vacances au Club Med ou ailleurs, voilà la question!
C'est une belle décision à prendre. Mais il ne faut pas agir d'une façon bête...

\$ La bête décision:

- \$ Prendre l'avion coûte que coûte, un hôtel plus ou moins luxueux (avez-vous bien réservé?), avec ou sans place...
- \$ Vous offrir un hamburger économique ou étudier le menu de l'hôtel à la loupe.
- \$ Vous désirez du vin? Vous avez le choix: faire tempérançe ou la dépense.
- \$ Au programme ce soir: une bonne partie de cartes pour économiser.
- \$ Si vous aimez le tennis, vous pouvez louer un court pour une heure, mais pas plus.
- \$ Les planches à voile sont toutes louées? Vous pouvez nager, nager et encore nager...
- \$ Vous avez encore le choix: déboursier pour toute la famille ou laisser les enfants à grand-maman.
- \$ Et n'oubliez pas les pourboires.

????\$

La belle décision: ♣

- ♣ Choisir un forfait tout compris*, ♣ Participer au programme complet de sports, avec ou sans moniteurs. Quelles belles activités!
- ♣ Se régaler tous les jours d'une belle table abondante et s'offrir de véritables festins.
- ♣ À tous les repas, se verser de belles rasades de vin, à volonté et en abondance.
- ♣ À chaque jour, passer une belle soirée au spectacle.
- ♣ Faire de la planche à voile à volonté, avec comme seule limite votre belle endurance.
- ♣ Profiter d'une belle offre: séjour sans frais additionnels pour les enfants de 4 à 7 ans, à Eleuthera et à Fort Royal.
- ♣ Et tout cela pour un seul prix.

Club Med ♣
la belle vie!
* Tarif les vacances, le bar et les excursions sont gratuits.

The agony... or the ecstasy

What'll it be this year? When it comes to planning a vacation, the choice is yours.
But we think you'll find it's clear...

The agony:

- \$ O.K. You've sifted through the brochures, but are you sure that hotel really has a beach? And have you added airfare?
- \$ While you're adding, add on food. After all, even pizza has its price!
- \$ No wine with meals? Mother would be proud.
- \$ Ahh, the nightlife... Ah! the cover charge!
- \$ Tennis anyone? After all, the court isn't half price if you play alone.
- \$ Never mind that the windsurfers are all rented. Today surfers' free!
- \$ So what's it going to be? Are you springing for the whole family or leaving the kids with Mom?
- \$ Don't tally up yet! You've forgotten tips.

????\$

The ecstasy:

- ♣ Check our brochure. Lots of beautiful places with beautiful beaches - and everything's included!
- ♣ Three square feasts a day. Fat hearty!
- ♣ Table wine? Like we said, it's all included - all at your discretion!
- ♣ The nightlife's nightly. And at Club Med, "cover charge" is a dirty word.
- ♣ Sports? We've got a complete programme - plus optional instruction in case you'd like to improve your game, or learn something new.
- ♣ Windsurf away the days if you choose. At Club Med, it's all the ecstasy you can handle!
- ♣ There's no extra charge for the 1st portion of their vacation at Fort Royal and Eleuthera if your children are 4 to 7 years old. Why not bring them along?
- ♣ Put your calculator away! It's all included in one price at Club Med.

Club Med ♣
the good life!
* Except for vacations, the bar and the excursions are gratis.

Il s'agit dans le texte original aussi bien que dans la traduction de persuader le destinataire de choisir le *Club Med* comme lieu de vacances. Les destinataires anglophones n'ont pas nécessairement les mêmes goûts que les destinataires francophones. Il est bien connu que les Latins aiment bien manger, aiment la gaieté, tandis que les Anglo-saxons valorisent la sagesse, l'économie. Pour faire agir les destinataires anglophones de la même façon que les destinataires francophones, le traducteur a tenu compte des différences culturelles des deux groupes de destinataires et, dans la version anglaise, a, par exemple, moins insisté sur l'aspect gourmet des repas au *Club Med* et plus sur l'abon-

dance de la nourriture : « Se régaler tous les jours d'une belle table abondante et s'offrir de véritables festins » est rendu par « *Three square feasts a day. Eat hearty!* »

Si les deux exemples que nous venons d'étudier peuvent être taxés de cas marginaux, qui ne représentent pas le type de texte traduit le plus souvent par les traducteurs, notre troisième et dernier exemple, tiré d'un livre historique et culturel destiné au grand public francophone canadien, doit certainement être à l'abri de tels reproches.

Les documents qui décrivent les populations indiennes du Québec nous permettent de souligner d'une part les liens très étroits entre les comportements de ces populations et les variations de leur milieu et, d'autre part, l'aire relativement grande du terrain de leurs activités.

Les Indiens nomades du Québec vivaient aux dépens de ressources qui variaient énormément selon les saisons (Clermont 1974a) et leur mode d'exploitation prédatrice les obligeait à s'adapter étroitement à ces rythmes biophysiques. Si l'été était une saison où la productivité était grande, l'hiver les acculait souvent à la disette. Forcées de se disperser pour maximiser leurs chances de survie et faciliter l'exploitation, ces populations ne pouvaient être très nombreuses et leur densité était faible. Au nord de la Hauteur des Terres, cette densité pouvait être aussi faible que 1 individu par 50 milles carrés et, au sud de cette ligne, les densités devaient être constamment inférieures à 1 individu par 12 milles carrés. Chaque bande exploitait donc un très grand territoire. C'est pourquoi il importe de décrire l'écologie d'une région pour bien comprendre les comportements de ces sociétés qui, aujourd'hui, sont fixées à des loci particuliers.

Normand Clermont, *Ma femme, ma hache et mon couteau croche : deux siècles d'histoire à Weymontachie* (Québec : ministère des Affaires culturelles, 1977).

Documents describing Quebec's Indian peoples bring out two main points : the close relationship between behaviour and variations in environment, and the extent of the area over which the Indians roamed.

The nomadic Indians of Quebec had a hunting economy dependent on resources that varied greatly with the seasons (Clermont 1974a). While summer was a very productive time of year, winter often brought the Indians to the edge of starvation. Since they had to scatter to ensure sufficient supplies of game for their survival, they could not possibly support large or concentrated groups. North of the Height of Land, the population could be as sparse as one person per 50 square miles and, south of that line, it must always have been less than one per 12 square miles. Each band thus worked a very large territory. As a result, when seeking to understand the way of life of these societies which, today, are settled in specific areas, we must describe the ecology of an entire region.

Il s'agit ici d'un texte à fonction informative et le paramètre situationnel le plus important est donc l'objet du message, son contenu informationnel. Dans la traduction, le traducteur a fait un effort spécial non seulement pour recommuniquer ce contenu aux nouveaux destinataires anglophones mais pour le recommuniquer de façon aussi simple et claire que possible, en évitant les circonlocutions de l'original qui peuvent nuire à la compréhension de l'objet du message. Ainsi le sens de la phrase complexe « Les Indiens nomades du Québec vivaient aux dépens de ressources qui variaient énormément selon les saisons ... et leur mode d'exploitation prédatrice les obligeait à s'adapter étroitement à ces rythmes biophysiques » est rendu d'une façon plus évidente dans la phrase anglaise « *The nomadic Indians of Quebec had a hunting economy dependent on resources that varied greatly with the seasons ...* »

Ici nous retrouvons le même phénomène que celui que nous avons déjà constaté avec l'équivalence **milieu d'exploitation** / *hunting ground*. La traduction de **mode d'exploitation prédatrice** par *hunting economy* n'est pas seulement un équivalent au niveau du sens, mais a en outre pour effet de rendre immédiatement compréhensible une notion qui, dans le texte français, n'est appréhendée que par référence aux informations préala-

bles du texte. Mais, ici, l'écart entre le texte original et la traduction est tel — dans le parti pris de simplification adopté par le traducteur — que les sceptiques crieront qu'il ne s'agit plus de traduction, mais bien de réécriture, de rédaction parallèle, bref, de toute autre chose que de traduction. Seuls ceux qui, pour citer Marianne Lederer, croient que l'opération traduisante établit « une certaine équivalence numérique entre l'original et la version traduite, de telle sorte que lorsque le texte en langue « x » exprime par un seul mot un objet ou une notion, l'expression de la langue « y » fasse de même et que si la notion est exprimée initialement en plusieurs mots, la traduction en fasse le décompte exact » (Lederer 1973), seuls ceux-là, donc, pourront penser que l'équivalence de cette traduction par rapport à l'original se mesure au nombre de mots de l'original et de la traduction et au parallélisme de leur ordre d'apparition. Si l'équivalence de cette traduction peut être discutée, ce n'est pas, évidemment, sur ce plan-là. Ce n'est pas, non plus, sur le plan de la fidélité au sens — en l'occurrence, de l'adéquation à l'*objet* — car nul ne peut contester que *the nomadic Indians of Quebec had a hunting economy dependent on resources that varied greatly with the seasons* est l'expression du sens voulu par l'auteur. La version produite est donc bien un *équivalent* de la phrase française sur le plan de l'adéquation au vouloir-dire. Elle a même, répétons-le, le mérite de rendre transparent un vouloir-dire plutôt opaque à première lecture dans l'original. Cette constatation n'épuise cependant pas le débat sur l'équivalence des deux textes.

En effet, si la traduction présente une équivalence globalement satisfaisante sous l'angle le plus important pour un texte informatif (la transmission claire et non ambiguë d'une information saisie au carrefour des mots et des références situationnelles), elle ne soulève pas moins un certain nombre de questions quant à son équivalence avec le texte original sous l'angle d'autres considérations qui, pour être secondaires, n'en sont pas moins présentes. Ainsi pourrait-on faire remarquer que la légère obscurité du texte original n'est pas juste due à un défaut d'écriture mais qu'elle est le reflet du technoculte de l'auteur, qui s'exprime dans la terminologie et la phraséologie légèrement « jargonnante » du spécialiste ; en faisant disparaître cette phraséologie et cette terminologie proche du jargon de métier, le traducteur ne fournit pas un équivalent exact du message puisqu'il en fait disparaître une composante : celle qui caractérise en propre l'émetteur tel qu'il se manifeste par sa phraséologie et son jargon scientifique. La question soulevée par cette remarque est : le traducteur a-t-il le droit de rayer d'un trait de plume cette composante du message ? Et au nom de quoi ?

De même, on pourrait faire remarquer que « *to have a hunting economy dependent on resources* » n'est pas équivalent à « *vivre aux dépens de ressources* ». Voulu ou non consciemment par l'auteur, l'emploi de la tournure « vivre aux dépens de » (au lieu du simple « dépendre de ») introduit dans le discours une sorte de point de vue non objectif qui implique l'auteur dans son discours, en faisant écho subjectivement au mot purement scientifique « exploitation prédatrice ». Cette possibilité d'interprétation est purement et simplement évacuée de la traduction, qui a choisi délibérément d'être froidement univoque et informative, et donc pourrait être accusée de changer le registre du texte.

On voit par cet exemple où se situent les limites de l'équivalence : elle est fonction de choix délibérés en fonction de la nature des textes. En l'occurrence, notre traducteur a considéré comme pertinents les paramètres de la situation constitués par l'objet et le destinataire (rendre clairement, de manière immédiatement compréhensible par le lecteur, l'idée exprimée) et comme négligeables les composantes du message qui renvoient uniquement soit aux spécificités de l'émetteur, soit aux virtualités d'interprétation sémantique de la langue (« vivre aux dépens de » peut soit avoir un sens scientifique neutre affectivement, soit, dans la langue standard, avoir une coloration affective et morale ré-

probatrice...). Si l'on veut bien admettre que ces deux derniers aspects sont pour le moins secondaires, pour ne pas dire purement fortuits, dans un texte informatif comme celui-ci, on reconnaîtra au traducteur le droit d'opérer ces choix pour produire un équivalent sur le plan le plus fondamental du discours.

Il va de soi, ainsi que nous l'avons dit plus haut, que des choix semblables seraient parfaitement inadéquats dans le cas d'un texte poétique comme celui de Victor Hugo. Les choix opérés entre les différentes composantes du message sont fonction de chaque texte et donc de chaque situation linguistique. Le fait que tous les messages ne puissent identiquement trouver leur équivalent dans la traduction pourrait laisser penser qu'en fin de compte l'équivalence de traduction n'existe pas. Ce serait oublier le principe de la relativité de l'importance fonctionnelle des constituants d'un phénomène. Prenons une métaphore extralinguistique. La couleur d'une bicyclette est une réalité comme une autre. Or, la couleur de la bicyclette du vainqueur du Tour de France tient peu de place, on en conviendra, dans la performance du champion et dans la proclamation des résultats. Par contre, pour un peintre qui, comme Fernand Léger, peindrait des cyclistes, la couleur de la bicyclette devient d'une importance tout à fait primordiale dans la composition du tableau.

De même, tout n'est pas d'égale importance dans les constituants d'un message, et l'équivalence d'un texte traduit avec son original dépend des critères appliqués quant à l'importance relative de ces constituants. Répétons-le : équivalence n'est pas identité. L'équivalence en traduction est une équivalence fonctionnelle plutôt qu'une équivalence totale et parfaite. C'est pour cette raison que même ceux qui reconnaissent à un texte la qualité de traduction d'un autre texte sont rarement d'accord sur le degré précis d'équivalence. Il ne fait cependant pas de doute que, pourvu que le traducteur, conscient des paramètres situationnels, garde intacte la fonction principale du texte original, il peut obtenir un degré d'équivalence qui, bien que n'atteignant jamais l'identité, mérite pleinement le nom d'équivalence.

BIBLIOGRAPHIE

- DELISLE, Jean (1980) : « L'analyse du discours comme méthode de traduction. Initiation à la traduction française de textes pragmatiques anglais. Théorie et pratique », *Cahiers de traductologie*, n° 2, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa.
- JAKOBSON, R. (1966) : « On Linguistic Aspects of Translation », dans R.A. Brower, *On Translation*, New York, Oxford University Press, pp. 232-239.
- MOUNIN, G. (1963) : *les Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard.
- LEDERER, M. (1973) : « Transcoder ou réexprimer », dans *Études de linguistique appliquée*, n° 12, pp. 7-26.
- NEWMARK, P. (1981) : *Approaches to Translation*, Oxford, Pergamon Press.
- NIDA, E. (1974) : *The Theory and Practice of Translation*, Leiden, Brill.
- PERGNIER, M. (1973) : « Traduction et théorie linguistique », dans *Études de linguistique appliquée*, n° 12, pp. 26-38.
- PERGNIER, M. (1978) : *les Fondements sociolinguistiques de la traduction*, Paris, Honoré Champion.
- PERGNIER, M. et R.P. ROBERTS (1984) : « Quelle théorie sémantique pour la traduction ? », dans *The Tenth LACUS Forum 1983*, Columbia, S.C., Hornbeam Press Inc.
- ROBERTS, R.P. (1981) : « Translation : An Act of Communication », dans *Bulletin de l'ACLA*, vol. 3, n° 2, pp. 151-163.
- SELESKOVITCH, D. (1975) : *Langage, langues et mémoire*, Paris, Minard.
- SELESKOVITCH, D. et M. LEDERER (1984) : *Interpréter pour traduire*, Paris, Didier érudition.
- VAN DEN BROECK, R. (1978) : « The Concept of Equivalence in Translation Theory : Some Critical Reflections », dans J.S. Holmes *et al.*, *Literature and Translation*, Leuven, Acco.